

DAVID EQUY

MONSTRES

d'hier et d'aujourd'hui

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539511

Dépôt légal : septembre 2026

Cher lecteur, chère lectrice,

Tout d'abord, merci d'avoir ouvert ce livre.

Ce recueil de nouvelles explore les aspects sombres de ce monde, les aspects que l'on préfère cacher sous le tapis plutôt que de les affronter.

Il aborde des **thèmes difficiles** comme le pouvoir, la prostitution de mineur, la pédophilie, les violences conjugales, la mort, le blasphème...

Il ne sert en rien à magnifier ceux-ci, mais bien à dénoncer les composantes abjectes ou les comportements dissonants de notre société, qui ne devraient plus exister de nos jours, et encore moins être tolérés.

A contrario, ils sont de plus en plus présents dans nos quotidiens et s'affichent davantage sans aucun complexe, sous prétexte que ça rapporte de l'argent ou que cette personne a de l'influence.

Les affaires de pédopornographie, les abus sur personnes fragiles ou sur mineurs en augmentation sans conséquences sur les auteurs des faits, les abus de pouvoir au vu et su de tous sans que personne ne puisse rien y faire, les féminicides qui ne font qu'augmenter, notre monde se déconnecte de la réalité à grand renfort technologique, les dogmes religieux prenant davantage de place tous les jours...

Les exemples ne manquent pas. Ils doivent de fait être dénoncés et combattus avec d'autant plus de force qu'ils se banalisent. Les dernières affaires judiciaires et l'actualité ne font que me conforter dans ma vision de notre société décadente. Il n'y a qu'à voir le dernier JT du soir pour s'en rendre compte.

Ces nouvelles ne sont donc pas à mettre aux mains de jeunes lecteurs au vu des thèmes abordés et s'adressent à **un public mature et majeur uniquement**, prêt à la remise en question de soi-même...

Ces recommandations faites, je vous laisse naviguer au gré de vos choix à travers ces quelques textes qui j'espère atteindront leurs objectifs. Bonne lecture à vous.

David Equy

Monstre !



Chapitre 1

Le chemin

1437, quelque part en France.

Notre bon roi Charles VII dirigeait la France d'une main de fer. Le pays était exsangue, épuisé par la guerre civile qui avait sévi deux ans auparavant, et la guerre de Cent Ans qui n'en finissait pas. Le peuple avait faim, le peuple était épuisé.

La journée était déjà bien avancée et le soleil commençait à se coucher au lointain. Dans les champs, des agriculteurs finissaient de retourner la terre à l'aide de leur charrue et de leurs bœufs. Ces pauvres gens n'avaient que des guenilles en guise de vêtements, abîmées et usées par le temps et l'effort.

De longs sillons recouvraient un paysage plat qui s'étendait à perte de vue. Un chemin traversait les champs, boueux et mal défini, il était rempli de ronces sur les bas-côtés et de nids de poule. Des murmures de voix résonnaient à l'orée de ces terres, accompagnés de bruits de chevaux. Des silhouettes apparaissaient de plus en plus nettement à mesure que le temps passait.

« Mais bougez-vous donc, bande de fainéants ! On doit atteindre la ville avant que la nuit nous engloutisse », s'exclama Sire Tristan de la Morande, comte dans le duché de Bourgogne. « Sire Gauvin, pouvez-vous les faire se hâter je vous prie ? »

« Bien monseigneur ! » répondit ce dernier avec déférence.

Sire Tristan de la Morande était un maître détestable.

Petit et chauve, il n'avait aucune patience. Un rien l'irritait, au point que nombre de domestiques avaient quitté son service pour les cantons voisins. Il portait un pantalon bouffant violet, un plastron blanc et pourpre agrémenté de dentelle de Calais, le tout surmonté d'un couvre-chef orné d'une ridicule plume de dindon.

Physiquement il était plutôt courtaud, et d'un physique ingrat. Deux sourcils épais surmontaient ses yeux emplis de méchanceté et de malveillance. Un nez court en arête et une petite bouche en cul-de-poule finissaient ce portrait disgracieux. Autant dire qu'il n'avait pas la cote auprès des femmes.

Sire Gauvin, un de ses fidèles chevaliers, était un homme doux et servile. Quand son maître ordonnait, il exécutait. Tout en armure, il portait le long de son flanc gauche une immense épée qu'il fallait manier à deux mains tant elle était lourde. Haut de ses 2 mètres, il surplombait le paysage de ses muscles épais et noueux sur son fidèle destrier blanc immaculé. Il se retourna donc vers les serviteurs et, d'un air peu sympathique, les fit se dépêcher en faisant ruer son cheval.

Ceux-ci, habillés de vêtements troués et miteux, coururent aussi vite que possible, traînant derrière eux les malles de leur seigneur. Celles-ci contenaient les changes de leur seigneur ainsi que toutes ses caisses de parfums. Elles étaient posées sur des brouettes en bois, et leurs charges si lourdes faisaient s'enliser la roue dans la boue, ce qui rendait la tâche encore plus compliquée. Fernand et Gauthier, tels étaient leurs noms, auraient bien tout lâché, et au diable ce sire de pacotille, mais ils ne se rappelaient que trop bien les coups de fouet qui allaient avec la désertion.

« Voyez, quand vous voulez. Et on ne traîne pas », insista leur maître avec dédain.

Ils continuèrent à avancer tant bien que mal, gardant pour eux leur ressentiment et leurs frustrations.

Les heures passèrent et la pénombre s'installait de plus en plus. La route n'en finissait pas et se ressemblait tellement qu'ils doutaient un jour d'arriver à leur destination.

Au détour du chemin, un village apparut au loin. Un petit village de campagne, rien de bien important, surplombé d'un moulin entouré de forêt. Ses maisons étaient faites de pierres mal dégrossies, surmontées d'un toit de chaume et d'une cheminée somme toute sommaire. Une bonne odeur de pain sortait du village, ce qui rappela instantanément que leurs estomacs étaient vides.

« Un village de manants, voilà ce qui nous attend ce soir à cause de vous ! Ceci n'est pas digne de mon statut. J'espère au moins qu'il y a une auberge », se lamenta le comte.

Il partit alors au galop suivi de son fidèle chevalier, laissant derrière lui ses serviteurs épuisés.

Chapitre 2

L'auberge

Sire Tristan de la Morande arrivait à l'orée du village exaspéré. Il trépignait d'impatience sur place. Son regard embrassa la vue qui lui faisait face. Un air de dégoût se muait sur son visage. Il s'agissait d'un modeste village composé d'une dizaine de maisons modestes et noirâtres, les pierres usées par le temps ne demandaient qu'à tomber en morceaux. Il y avait un marché sur la place centrale composé d'un vendeur de tapis, un épicier et pour finir un maraîcher. Ceux-ci commençaient à ranger leurs marchandises de bon train.

« Sire Gauvin, trouvez-moi de quoi me sustenter. Je meurs de faim. Il est hors de question que je m'adresse à ces vilains ! » déclara pédant le comte.

Celui-ci se dirigea déférent vers le marchand de fruits et le héla.

« Toi, marchand, les pommes ! Combien les vends-tu ? »

Le marchand qui était accroupi se releva. Il était joufflu et rondouillard. Sa bonne mine n'avait d'égal que son amour de la bonne chère. Un fort accent sortit de la bouche du malandrin.

« Deux écus la livre. Elles sont produites dans le meilleur verger du coin. Un vrai régal », répondit celui-ci en souriant d'un sourire édenté.

« Donne-m'en deux livres. »

Pendant que le marchand préparait la commande, il continua son interrogatoire.

« Y a-t-il une auberge dans le coin ? Mon seigneur est fatigué de son voyage et aimerait se sustenter ainsi que se reposer pour la nuit. »

Après une dizaine de secondes de réflexion, le marchand reprit la parole.

« Pour ce qui est de manger, une auberge vous attend en haut de la rue », dit le marchand en donnant les deux livres de pommes de sa main potelée. « Mais je crois bien que toutes ses chambres sont prises. Mais qui sait, peut-être pourront-ils vous accueillir. »

Le chevalier s'abaissa au niveau du marchand pour récupérer les pommes. Il avait l'air comme coupé en deux tant il se penchait.

« Merci à vous, je m'en vais en avertir mon seigneur. »

Se retournant, Sire Gauvin revint vers son seigneur et lui transmit les informations tout en lui tendant les fruits du bout de ses longs bras.

Ils se dirigèrent alors vers le haut de la rue en poussant tout ce qui se mettait en travers de leur chemin. Sire Tristan de la Morande croqua dans sa pomme tout en observant avec pitié la rue boueuse et les maisons délabrées qui l'encadraient. Des détritiques jonchaient le sol. Il n'était pas rare au demeurant qu'un seau de pisse se vidât à travers les fenêtres.

Enfin ils aperçurent l'auberge au bout du chemin. Elle était minuscule. À peine une dizaine de chambres. Sa devanture rouge attirait le regard de loin. Une douce lumière sortait de ses vitres. Des ombres trinquaient et mangeaient en riant fort à l'intérieur.

« Une taverne de bouseux, voilà ce qu'est ton auberge. »

Posant son regard aux alentours, il rajouta :

« Mais bon, c'est pas comme si on avait vraiment le choix », regretta le comte.

En arrivant plus près, une douce odeur de nourriture embaumait l'air.

À la porte, un homme les accueillit avec gêne. C'était un homme de 55 ans, de taille moyenne, bedonnant, nerveux.

« Que me vaut la visite d'un si noble seigneur dans mon humble établissement ? »

« À boire et à manger. Je veux une table, et la meilleure bière que vous avez », déclara le seigneur.

« Bien, mes seigneurs. Veuillez prendre place le temps que je mette vos chevaux à l'auberge. »

Ceux-ci descendirent de leurs chevaux et entrèrent dans l'auberge. Tout en s'écartant, l'aubergiste ouvrit la porte. Elle grinçait sur ses gonds. L'aubergiste prit les rênes des chevaux et se dirigea vers l'écurie.

Dans la salle, les chopes de bière trinquaient, les cuillères se remplissaient d'un ragoût de porc chaud et gras. Une ambiance chaleureuse s'installait autour d'un feu de

cheminée. Une table ronde était libre au fond de l'échoppe. Le comte et Sire Gauvin s'y installèrent derechef. Au bar, une femme de trente ans servait les chopes à une poignée d'hommes déjà fort éméchés. Une jeune fille se dirigea alors vers eux deux chopes de bière sur son plateau. Jolie, ses joues parsemées de taches de rousseur étaient encadrées par de longs cheveux blonds qui volaient à chacun de ses mouvements.

« Les assiettes arrivent tout de suite, mes seigneurs », déclara-t-elle.

Sire Tristan de la Morande la dévisagea de la tête aux pieds avec un intérêt certain. Une pensée lubrique lui traversa la tête lorsqu'elle retourna sur ses pas. « En voilà un beau petit lot. Il va falloir étudier ça plus attentivement... » pensa-t-il.

À ce moment-là, les serviteurs passèrent la porte de l'auberge, exténués.

« Ha non, je ne veux plus les voir. Qu'ils aillent se sustenter à l'écurie avec les chevaux. Là où est leur place. Mon Dieu qu'ils sont sales. Incapables d'avoir des vêtements propres en ma présence ! » hurla le comte.

Ceux-ci s'en retournèrent et prirent le chemin de l'écurie, soumis.

Sire Tristan de la Morande s'intéressa alors à ce qui se passait autour de lui. La salle était toujours aussi bruyante, trois amis contaient leurs malheurs à la table d'à côté. Gérard était le boulanger du village. Dans la fleur de l'âge, il était grand et fin. Une fine moustache rehaussait sa bouche.

« Tu sais Paul, je sais pas si j'arriverai à m'en sortir longtemps. Le prix du blé est de plus en plus cher. Un de ces quatre, je ne pourrai plus payer. »

Paul était l'éleveur de cochons qui fournissait l'auberge. Un peu rondouillard, il n'en était pas moins fort.

« Moi j'ai perdu trois bêtes le mois dernier. Et ça en un soir ! »

« Comment sont-elles mortes ? » demanda Clovis. Ce dernier était le curé du village, toujours le dernier pour travailler mais pas le dernier pour boire un coup. Par ailleurs son amour de Dieu n'avait d'égal que son amour des ragots. D'où son intérêt pour l'histoire de son ami.

« Attaquées par une bête, une énorme bête ! »

« Un loup, un ours tu veux dire ? » interrogea Gérard.

« Non, une bête énorme je te dis, sa mâchoire doit être énorme vu la taille des morsures, et ses pattes je n'en parle pas ! Elle a fait de telles traces de griffures... Profondes, si profondes ! J'en ai des sueurs dans le dos rien que d'en parler. »

« C'était pas un soir de pleine lune par hasard ? » dit Clovis en faisant une tête suspicieuse.

« Si, maintenant que tu le dis... Tu sais quelque chose ? » répondit-il d'un air interrogateur.

« Oui, mais vous gardez ça pour vous... » dit-il d'un air de conspirateur.

Gérard et Paul acquiescèrent et s'avancèrent en cercle autour du curé.

Pas mécontent de son effet, Clovis regarda autour de lui suspicieux puis se pencha pour les rejoindre. Il chuchota alors d'un air de conspirateur.

« On m'a raconté que quelqu'un avait vu une énorme bête vers la colline, au d'avant de chez la veuve Berthe. »

« On m'a dit qu'elle vendait ses charmes à qui le veut... », remarqua Paul avec envie.

« Oui mon enfant, je l'ai entendu aussi... Elle finira en enfer. » Ce faisant, il se signa d'un geste rapide. Il continua. « Mais surtout, le plus intéressant, c'est que ceux qui montent là haut un soir de pleine lune n'en reviennent pas. »

À ce moment-là, la jeune fille revenait vers les deux seigneurs, ramenant sa concentration autour de la table. Elle leur déposa devant eux une assiette de ragoût de porc. La fumée apportait une bonne odeur qui titillait leurs narines. Sire Tristan s'adressa alors à cette jolie fille d'un air suave.

« Comment vous appelez-vous, ma chère enfant ? »

« Aliénor, seigneur. »

« Et quel âge as-tu ? »

« 17 ans, mon seigneur »

« Merci Aliénor, appelle-moi Tristan, je te prie. Ce sera tout pour l'instant. »

Il la regarda partir avec insistance puis entama son assiette avec entrain. Décidément c'était vraiment un joli brin de fille.

Sire Gauvin regarda fixement le comte. Celui-ci sentant un regard insistant sur lui leva la tête vers le chevalier.